

Petit-déjeuner au Musée

autour de l'exposition de Jean-Jacques Rullier
avec Eva Prouteau



Le samedi 16 mars 2024

Chemins sans fin

Mars attaque

Le printemps arrive et le cerisier du Japon parade au-devant du musée d'art et d'histoire de Château-Gontier, incroyable effusion de rose. On se retrouve pour ce petit déjeuner autour de l'exposition de Jean-Jacques Rullier avec un nouveau protocole. Je demande aux participants de former deux groupes, qui nous présenteront respectivement les salles du premier étage, puis la salle du second, renommée Salle des rêves.

Quinze minutes plus tard, nos premiers guides nous présentent la salle des voyages et on discute

On commence par le grand dessin-collage, constellé de morceaux de papier choisis au fil de d'une déambulation, ramassés par terre, sur des trottoirs. Puis on évoque les voyages de l'artiste dans différents pays d'Asie. Des mots sont listés : minutie, sens de l'observation, témoignage d'une époque, déambulation urbaine, glanage, balade au gré du vent, banalité, intemporalité et universalité.

Puis on rentre vraiment dans le vif, on est collés au papier. On sent comme une obsession chez l'artiste, au travers son sens du détail. Les compositions d'ensemble tiennent dans des formes presque toujours fermées, organiques, souples : les circuits pédestres écrivent des rondes. Les œuvres sont en lien avec certaines pièces choisies dans la réserve du musée, des objets en bois, artisanat venu d'Asie. Nos regards se déplacent, dans la délimitation, et dans l'évaporation, parce qu'il y a comme du flou. Quand on s'éloigne, l'œuvre disparaît vite. Son pointillisme, tellement fin, nous ramène à l'obsessionnel. Du pointillisme pour artiste pointilleux. Est-ce que Jean-Jacques Rullier travaille à la loupe ?

Ça rejoint la bande dessinée aussi. Cette question de la légèreté du trait, de la ligne claire, de l'évanescence nous fait citer Étienne Davodeau et Sempé, leurs corps à peine pondérables, leurs mondes en apesanteur.

Même quand il dessine de gros bâtiments, Jean-Jacques Rullier est léger. Comme si, avec son crayon, il avait à peine touché le papier. Ça qualifie bien sa manière d'être au monde, sa manière de ne pas s'imposer. Son grand dessin sur le musée montre que tout compte pour lui, les toilettes et la vitrine vide aussi, le gardien qui s'ennuie. Il capte notre attention avec des détails qu'habituellement, on ne regarde pas. Et il met ça exactement au même niveau que le reste, dans ses voyages.

Quelqu'un a renversé son seau, trois pièces de monnaie sont empilées, une rencontre délicate entre un bus et une petite voiture risque de mal tourner : l'anecdote devient essentielle. Est-ce que cette façon d'être dans l'infiniment petit, est-ce que c'était en l'artiste depuis qu'il est tout petit ? Jean-Jacques Rullier est tellement grand aujourd'hui.

Dans les séries de portraits de l'artiste, parfois les traits sont plus affirmés. Mais ça reste léger, et jamais dans des couleurs vives, dans des textures opaques. Toujours cette espèce de transparence. Le travail de réminiscence proustienne, le temps de la sédimentation ne se traduisent pas par de l'épaisseur graphique.

Cet artiste peut nous faire voyager dans des paysages qui couvrent plusieurs dizaines de kilomètres sur un dessin. Et de la même manière, il peut nous faire voyager dans 5 mètres carrés. Avec le même lot de découvertes ou de curiosités. Cette salle rassemble des territoires qui ont des échelles quasiment opposées, mais le ressenti est presque le même.



Les fourmilières de Jean-Jacques Rullier suscitent les mêmes sensations. Parfois on voudrait rajouter une échelle sur ses dessins, comme sur les vraies cartes géographiques.

On analyse l'envie encyclopédiste de maîtriser le monde, de l'enclure, de le nommer : la présence du texte accompagne très souvent les objets dessinés, et la légende apporte de l'humour, du décalage, parfois de la littéralité aussi. L'artiste privilégie l'article défini : l'aigle, l'arbre, la ville, le château.... Tout devient remarquable par ce pronom. Ici, l'artiste indique une vache, mais elle n'est pas représentée, jeu de décalage entre la légende et l'image qui peut parfois faire penser à Magritte.

On s'arrête enfin sur ce vide qui apparaît à plusieurs reprises dans le centre des compositions : c'est « le lac », mais c'est aussi une vacance, une pulsation blanche, un espace estompé. On est déjà à la lisière du brouillard, parce que c'est tellement petit, tous ces petits points.

On est attiré par ce vide central qui revient. Cette respiration.

On parle de voyages spirituels, de pèlerinage, de communion légère avec le paysage, de méditations. On se dit que l'acte de dessiner aussi finement doit être complètement méditatif aussi. Aucun geste ne doit être brusque. C'est vraiment un acte d'écriture, comme la broderie ou le tissage.



On passe alors dans la salle des écritures asématisques

Ce sont les écritures qui ne dégagent pas de sens précis ou d'alphabet à décrypter, qui sont plus libres que ça. L'une des participantes a écrit que Jean-Jacques Rullier verbalise le pointillisme dans des écritures imaginaires qui font illusion. On dirait du chinois. Du coréen. De l'arabe. De l'écriture cunéiforme. La régularité nous frappe. Et certaines pages où l'artiste joue sur l'effacement. On est encore dans le voyage civilisationnel. Et dans l'obsessionnel. Quelqu'un dit : « Il est complètement geek. » Quelqu'un d'autre : « Ça me fait

penser aux codes secrets de la BD Black & Mortimer. »

On reconnaît l'encre de Chine, la sanguine, le crayon de bois. Le côté chorégraphique nous attendrit, on a l'impression de voir des petits corps qui dansent. Du lisible à l'illisible, à la disparition.

On se rassemble autour de la vitrine des visages bizarres

L'encyclopédie des visages de l'humanité façon art brut : on parle d'artistes outsiders, qui mêlent le primitif, l'enfance, la simplification, la synthèse, la stylisation d'un visage.

Jean-Jacques Rullier nous promène avec beaucoup d'humour dans ces codes-là. On note la présence touchante des carnets toilés, leurs différentes tailles, leur papier artisanal.

Les proportions de ces visages nous questionnent. C'est bizarre. Est-ce que c'est bien dessiné ou pas ? On a l'impression d'une simplicité, d'une spontanéité de départ, mais on voit bien que tout cela est très construit. Ces visages ont une intensité de présence très particulière.

On file salle des rêves

Alors, par quel rêve voulez-vous commencer ? On vous écoute.

On a noté la récurrence de la personne qui est seule dans une pièce dénudée de toute chose, à part son lit et son chevet. Et puis, cette nuit noire avec cette bulle de rêve qui vient au-dessus d'elle ou lui, et qu'on visualise bien. C'est une bulle très claire qui a la même forme que la tête du tableau de Munch, Le Cri.

Ces couleurs douces du halo, comme une bulle de rêve, se détachent sur un fond hachuré, zébré, griffé, comme une nuit noire angoissante. Et la bulle, c'est comme un œil lumineux. On a remarqué soit des animaux hostiles, comme la guêpe ou la blatte, soit agréables, comme la baleine qu'on est en train de regarder. Mais au départ, le rêve ne devait pas être si cool que ça, parce que le personnage s'échappe d'un sous-marin ennemi avant de se mettre à l'abri, en sécurité, sous la baleine.



Un autre tableau nous a même semblé érotique, avec un cerf qui embrasse une femme. Dans l'onirisme japonais, le cerf est l'archétype de la sexualité masculine. Et par rapport à la salle du musée, on a noté bien sûr toutes ces sculptures d'animaux qui accompagnent les rêves des personnes. On a remarqué deux cerfs qui peuvent répondre à la femme et au cerf. Et comme les rêves avec leur bulle, les animaux noirs comme la nuit noire sont enfermés dans leur cube de plexiglas.

On a commenté cette impression de prison, avec un mobilier extrêmement restreint, et cette dichotomie entre l'extérieur très sombre et puis le pastel des bulles narratives. Est-ce que le rêve est une échappatoire ?

Tout autour du dormeur, la matière est griffée, scarifiée. Une participante raconte que cela lui a évoqué l'abbaye de Fontevraud et les dessins de prisonniers gravés avec leurs ongles dans les murs de leur cellule.

La nuit aurait pu être beaucoup plus douce.



On redescend dans la salle des antiquités

Et d'emblée, on souligne la vitalité, même si elle est particulière, des visages dessinés par l'artiste, par rapport à une dévitalisation du regard des statues, des bustes, qui ont des yeux vidés de toute expression. Les seuls regards vifs sont ceux des personnages qui surmontent les deux vases canopes. Sinon, la mort nous entoure !

Dans les carnets exposés sous vitrine haute, on retrouve la diversité des papiers, des textures, des formats... On est clairement dans un autre style que les visages qu'on a vus à l'étage : ici, il y a la tentation d'un réalisme un peu expressionniste, dans les déformations d'une nuque, les exagérations d'un collier de rides. Par moment on a l'impression que c'est assez virtuose, puis on se rend compte qu'il y a des proportions qui posent question. Ce sont des personnes âgées pour la plupart. Certaines ont une grande douceur dans le regard, d'autres des yeux qui fixent, des yeux qui parlent. On cite Oskar Kokoschka, Toulouse-Lautrec, Bernard Buffet, Picasso dans sa période classique quand il représente les saltimbanques, et Egon Schiele. On fait l'hypothèse que Jean-Jacques Rullier remplit son livre des visages pour réviser son histoire de l'art, ou se glisser dans les pas de certains artistes.

Est-ce qu'il est en quête d'un homme ou d'une femme générique ? Est-ce que dans cette encyclopédie, à force de consigner ce que tous les artistes ont fait, ce que tous les corps peuvent exprimer, à la fin, Jean-Jacques Rullier n'arriverait pas à un humain qui serait essentialisé, débarrassé de particularisme ? Ou au contraire, met-il en avant nos corps pluriels, l'infini variété de nos expressions, de nos physionomies ? En tous cas, il dénude les corps, il leur enlève leurs oripeaux, il n'y a pas de classe sociale, on ne sait pas vraiment d'où viennent ces gens.

Quelqu'un dit : « Ça me fait penser au travail d'un étudiant aux Beaux-Arts. Qui a besoin d'exercice tous les jours, qui fait ses gammes, se remet à l'ouvrage quotidiennement. »
Quelqu'un dit : « Il paraît que lorsqu'on vieillit, les seules choses qui continuent de grandir, ce sont les oreilles et le nez. »

On aspire à quoi quand on fait une œuvre ? Qu'est-ce qu'on cherche à toucher par un portrait ? Comment on désire être regardé, en tant qu'artiste, par sa propre création ? Et comment une œuvre nous regarde, en tant que public ?

On parle de nudité, d'altérité, de vulnérabilité.

Et pour clore notre visite sur « le mot de la fin », on évoque « une très grande intimité ».

Il faut vraiment du temps pour rentrer dans l'histoire de Jean-Jacques Rullier. Son art est aussi celui de la lenteur. C'est une force tranquille. Tranquille, mais quand même énergique.

Éva Prouteau, le 16 mars 2024.

A vos agendas !

Le prochain petit déjeuner aura lieu le samedi 29 juin à 10h au 4bis, autour des œuvres d'Anne Brégeaut, dans le cadre de Gontierama.

Renseignements et inscriptions

Antoine Avignon

02 43 09 21 67

antoine.avignon@le-carre.org